

La Grotte Chauvet : analyses archéologiques et anthropologiques et éclairage des enjeux socioéconomiques actuels

Jacques PERRAT
ADEES Rhône-Alpes (Lyon - France)
perrat.adees@wanadoo.fr

Résumé : La découverte de la Grotte Chauvet a relancé les controverses sur les significations de l'art pariétal du Paléolithique. Des relations peuvent néanmoins être établies entre ces représentations et les activités socioéconomiques des hommes et femmes qu'elles concernaient. En nous appuyant sur les travaux d'archéologues et d'anthropologues, nous essayons ici de préciser, autant que faire se peut, ces relations et d'en tirer enseignements par rapport aux enjeux socioéconomiques actuels.

Mots-clés : Art paléolithique, pensée symbolique, activités productives, rapports sociaux, environnement

Introduction

La découverte, en décembre 1994, de la Grotte Chauvet (du nom de son « inventeur ») a été un coup de tonnerre dans le monde de l'archéologie puisqu'on n'avait jamais trouvé de peintures pariétales d'une telle qualité d'une époque aussi reculée. Mais de nombreux acteurs nationaux et locaux ont également vu très vite l'intérêt économique et social de valoriser un tel patrimoine. On s'engage aujourd'hui vers la construction d'un complexe muséal et immobilier du type Lascaux 2 dont on attend la fréquentation de dizaines de milliers de visiteurs par an venus de France et de bien au-delà (le site est aujourd'hui proposé pour une labellisation par l'Unesco)¹.

Des organisations syndicales ont décidé d'être parties prenantes des concertations organisées autour de ce projet. C'est le cas de l'Union départementale Cgt de l'Ardèche, avec qui l'ADEES Rhône-Alpes travaille depuis plusieurs années à concrétiser une démarche d'anticipation et d'appropriation des évolutions technoproductives et sociétales. L'appropriation syndicale de la valorisation de ce patrimoine concerne bien sûr d'abord l'impact qu'elle peut avoir sur le territoire concerné en termes d'activités économiques et d'emplois mais aussi d'aménagement du territoire, d'infrastructures de transports, parkings, etc., aspects sur lesquels l'UD Cgt a l'habitude d'intervenir régulièrement dans le département. Un deuxième niveau d'appropriation concerne des aspects liés aux premiers mais sur lesquels les syndicalistes interviennent à partir de préoccupations qui leur sont spécifiques, avec l'élaboration de revendications en termes d'égalité d'accès au complexe (prix des entrées) et surtout en termes de caractéristiques des emplois créés (nombre et types d'emplois, nature, organisation et conditions du travail, formations qualifiantes...) et de droits individuels et collectifs (réclamation d'une Union locale de site pour les salariés du chantier). L'UD Cgt insiste également sur les enjeux des partenariats publics-privés mis en oeuvre et sur le besoin d'une plus grande démocratie dans les processus de décisions correspondants, ceux-ci étant particulièrement obscurs et masquant de profondes divergences d'intérêts (Mano, 2011)². Un troisième niveau de l'appropriation syndicale concerne les aspects culturels intrinsèques au patrimoine considéré, sachant que, même si la culture a toujours été une dimension forte des préoccupations syndicales, son lien avec l'activité revendicative

¹ Le chantier est en cours (ouverture en 2015), l'investissement se monte (pour l'instant) à 40 millions €.

² L'UD a ainsi organisé plusieurs rencontres avec les responsables du projet, les élus concernés, etc. Lors d'une journée d'étude organisée avec l'Adees en mars 2012 puis dans ses décisions de congrès (en mai 2012), elle a retenu dans ses priorités de « travailler sur les enjeux de la grotte Chauvet, pour le développement économique et social de l'Ardèche, des territoires, en portant des propositions de gestion publique, de transport et de tourisme social de qualité ».

au quotidien est moins direct que celui tenant aux domaines évoqués précédemment. C'est sur ces aspects que nous voulions faire porter nos préoccupations car il nous semblait que leur appropriation pouvait avoir un double effet « retour », sur l'enrichissement des démarches syndicales plus « classiques » et sur la méthodologie que nous mobilisons dans nos recherches-actions sur les dynamiques socioéconomiques. Nous y étions d'autant plus invités que l'UD Cgt entend appréhender ces aspects culturels³ et a retenu, concernant les peintures elles-mêmes, « *une entrée par le travail : ces dessins nous disent le travail des hommes, leur représentation du monde, c'est une piste pour travailler des projets avec les CE et syndicats d'entreprises* ».⁴

Nous essaierons d'éclairer cette approche en nous appuyant sur les travaux de chercheurs en archéologie et en anthropologie, concernant d'abord les œuvres pariétales elles-mêmes (I.) puis leur contexte socioéconomique (II.). Nous verrons ensuite comment ces questionnements entrent en résonance avec nos options méthodologiques et peuvent éclairer certains enjeux socioéconomiques actuels (III.).

I. Le regard des archéologues et anthropologues sur l'art paléolithique

Rappelons que l'archéologie est « *une discipline scientifique dont l'objectif est d'étudier et de reconstituer l'histoire de l'humanité depuis la Préhistoire jusqu'à l'époque contemporaine à travers l'ensemble des vestiges matériels ayant subsisté (objets, outils, ossements, poteries, armes, pièces de monnaie, bijoux, vêtements, empreintes, traces, peintures, bâtiments, infrastructures, etc.)* ». Quant à l'anthropologie, c'est « *la branche des sciences qui étudie l'être humain sous tous ses aspects, à la fois physiques (anatomiques, morphologiques, physiologiques, évolutifs, etc.) et culturels (socio-religieux, psychologiques, géographiques, etc.)* »⁵. Archéologues et anthropologues nous apprennent à nous poser des questions pertinentes sur ce qui apparaît comme des traces laissées par des hommes qui nous ont précédés : De quoi s'agit-il (gravure, peinture, « mobilier » - outil, arme, tesson de poterie...) ? Quelle est sa situation dans le temps et dans l'espace ? Quelle technique est ainsi mobilisée ? Par qui ? Pourquoi ? Pour qui ?

I.1. Grotte Chauvet : un OVNI dans le paysage archéologique !

La grotte fut découverte en décembre 1994 par des spéléologues conduits par J.M. Chauvet, à proximité du Pont d'Arc au débouché des Gorges de l'Ardèche. Les premières réactions des archéologues appelés à l'examiner fut d'abord, devant la beauté des peintures qui surgissaient devant eux, de penser que c'était trop beau pour être vrai, puis que ces représentations dataient sans doute de l'époque de Lascaux (17-18 000 BP environ).

Les analyses scientifiques devaient rapidement prouver que ce n'était pas là l'œuvre d'imposteurs et que les peintures pouvaient être datées en deux périodes : 30-32 000 BP et 27-28 000 ans BP⁶. Ce fut un véritable coup de tonnerre car jusque là, beaucoup de chercheurs partageaient plus ou moins une chronologie basée sur une progression qualitative. Or nous sommes ici au tout début du paléolithique supérieur (Aurignacien) et le réalisme des représentations s'inscrit en rupture avec les styles plus schématiques des périodes qui suivront et qui ne retrouveront un tel niveau de « qualité esthétique » qu'avec Lascaux (Solutréen) et Niaux (Magdalénien⁷) pour ne parler que de la France⁸. Car si les

³ Les porteurs du projet prévoient des développements autour de l'image, en lien avec le centre de création de films d'animation de Valence (Drôme), le festival du film documentaire de Valence, une association avec le musée Branly et le musée de l'Homme, l'association d'artistes de renom (Miguel Barcelo, Ernest Pignon-Ernest, Jean Rouaud, André Velter). Werner Herzog a été autorisé à tourner un film dans la grotte (2011), avec le soutien du Conseil Général et du Conseil Régional.

⁴ Courrier de l'UD aux Syndicats, 3 octobre 2012.

⁵ Wikipedia

⁶ *Before Present*, soit avant 1950 date choisie en référence à la datation par le radiocarbone.

⁷ Chacune de ces dénominations renvoie au lieu d'une découverte (comme Aurignac) retenu ensuite comme référence de la période correspondante.

expressions schématiques (figures sommairement marquées) ou abstraites (points, signes géométriques, stries...) ne manquent pas dans cette grotte, elle comporte également plusieurs fresques spectaculairement réalistes, représentant chevaux, bisons, aurochs, bouquetins, ours, mammouths, rhinocéros, lions, etc. mais aussi des animaux peu représentés dans l'art paléolithique (une hyène, une panthère, un hibou...) et même quelques « scènes » tel un affrontement de rhinocéros (ce qui est rare au Paléolithique où l'art ne raconte jamais directement « une histoire »). En tout, 425 représentations animales ou symboliques, 14 espèces représentées. Les artistes y ont utilisés un ensemble de techniques : peinture (pigment rouge d'hématite) sans doute appliquée à la main (plusieurs mains sont également figurées, pleines ou contournées), dessin au charbon de bois, gravure avec différents outils... Tout l'art est déjà là, la perspective, le mouvement, etc. Et des traces de pas sont incrustées dans le sol, ceux d'un homme d'environ 1,80 m et ceux d'un adolescent ou d'une femme (déjà des femmes artistes ?)...

I.2. Un art paléolithique sujet à controverses

Les interprétations de l'art paléolithique ont donné lieu à de multiples controverses, qui se poursuivent aujourd'hui. Nous en reprenons ici les principales en indiquant leurs partisans les plus influents et les objections qui leur sont habituellement faites⁹ :

. L'art pour l'art : la beauté des images fait penser à l'utilisation d'un temps libre pour célébrer la beauté du monde (Salomon Reinach dans son cours sur l'histoire des arts plastiques professé au Louvre en 1902-3). Objections : les fonds de grottes étaient peu fréquentés ; aucun paysage n'est représenté, ni la végétation, ni les astres...

. Le totémisme : les animaux représentés seraient les totems des artistes ou de leur tribu (S. Reinach dans un ouvrage qui a inspiré le *Totem et Tabou* de Freud – Reinach, ré-ed.1996). Objections : il y a effectivement peu de représentations humaines mais la diversité des animaux est faible, ce qui signifierait que toutes les tribus dans plusieurs régions et pendant 30 000 ans ont eu les mêmes totems.

. La pratique magique : l'image serait utilisée pour favoriser la chasse ou la fécondité du gibier (c'est surtout l'Abbé H. Breuil qui a défendu cette thèse – Breuil, 1952). Objections : les animaux représentés ne sont pas ceux qui sont consommés (par exemple il y a très peu de rennes représentés alors que c'était un des animaux les plus chassés et consommés)¹⁰.

. L'analyse structuraliste : A. Leroi-Gourhan (1965) (ainsi que A. Laming-Empeire, 1962) s'est intéressé non aux images elles-mêmes mais à leur répartition dans la grotte et aux associations entre animaux et entre animaux et signes pour en tirer des modèles récurrents renseignant sur un système de pensée (association systématique du bison (ou auroch) et du cheval considérés comme principes mâle et femelle). Il considérait également que la grotte elle-même (par sa configuration) participait à l'expression recherchée. Il voulait ainsi démontrer que la disposition des peintures n'était pas le fait du hasard (ce qui est resté son apport majeur) et que la grotte était un « espace sacré ». Objections : les découvertes récentes (celle de la grotte Chauvet notamment) remettent en cause cette systématisation de la présence du couple cheval-bison.

. L'analyse symbolique : elle intègre les apports précédents mais s'attache également aux traces d'une possible utilisation rituelle de la cavité, en voyant dans les images la représentation organisée de mythes (notamment D. Vialou, 2004). Objections : cette analyse explique plus de choses

⁸ Les représentations de la grotte de La Baume Latrone (Gard) viennent d'être datées de la même époque que celles de Chauvet, tout comme celles de la grotte de L'Audoubert (Hérault) (*Archéologia*, mars 2013).

⁹ Nous reprenons ici une synthèse parue dans *Archéologia* (février 2012) en la complétant par diverses sources.

¹⁰ Mais l'exposition de cet été organisée en partenariat avec le Musée du Quai Branly au château de Vogüé s'intitule « Chasses magiques »...

que les précédentes mais ne prend pas en compte l'aspect confidentiel de la localisation de certaines peintures et le peu de fréquentation avérée de ces grottes.

. Le chamanisme : cette théorie intègre les précédentes dans une vision plus globale, cet art étant considéré comme l'expression de rituels, avec des visions issues de trances (J. Clotte, 2008). Objections : il est difficile de produire une telle qualité de représentation en étant en transe ou sous l'effet d'euphorisants (l'artiste n'est donc pas le chaman lui-même ?). Par ailleurs cela n'explique pas les disparités d'expression entre époques et régions.

. L'étude stylistique : E. Guy (2010) passe en revue les interprétations précédente mais s'attache à l'étude stylistique de la partie figurative des représentations (l'autre partie étant plus abstraite : signes, protoécriture ?). Il identifie le passage chronologique d'une combinaison d'éléments graphiques conventionnels /schématiques (courbes, contre-courbes, non représentation des extrémités des membres)... à une figuration naturaliste /réaliste (comme à Lascaux) et lui associe une modification des rites associés. Objections : la grotte Chauvet remet en cause certaines de ces analyses stylistiques.

Les controverses ne sont pas prêtes de s'éteindre et sont réalimentées par chaque nouvelle découverte. Néanmoins, il nous semble que plusieurs idées peuvent être retenues :

. C'est l'animal qui domine pendant tout le paléolithique (au contraire, au néolithique c'est l'humain qui devient dominant). Il n'y a que de rares représentations d'êtres humains entiers (« scène du puits » à Lascaux, la « femme à la corne » à Laussel et, plus tard, les statuettes de « Vénus »...). On trouve par contre souvent des signes sexuels (vulves schématiques, signes barbelés qui, selon Leroi-Gourhan, représenteraient le sexe masculin...), des femmes stylisées (sans tête)... Une particularité de la grotte Chauvet est la représentation d'une créature composite mi-bison, mi-homme (dit « le sorcier ») associée au bas d'un corps de femme avec vulve marquée. Cette association évoque pour Clottes (2008, p.50) « *un de ces mythes anciens, de portée universelle, où une mortelle s'accouple à une divinité ou un esprit de l'au-delà* » (à noter que l'art paléolithique ne représente jamais un accouplement réel mais uniquement son évocation symbolique). Concernant la créature composite (thème repris à la même époque dans des sculptures sur os ou sur ivoire), Clotte évoque « *la fluidité du système de pensée des hommes du paléolithique pour lesquels les frontières entre les humains et les animaux n'étaient pas étanches* » (p.54). Pour E. Reclus (1905), l'homme se sentait alors encore proche des animaux et était capable de « communiquer » avec eux (il cite l'exemple des Indiens de la forêt amazonienne au Brésil : « *nulle part l'instinct de la compréhension mutuelle n'est poussé aussi loin* » - p.80¹¹), ce qui s'est poursuivi, dit-il, dans les contes de fée, « *littérature la plus spontanée puisqu'elle ignore sa propre origine.* », Rappelons que ce ne sont pas les animaux habituellement consommés qui sont représentés, même si les plus dangereux pouvaient être piégés ou charognés pour leurs dents, leurs os ou leur peau.

. Il est prouvé (par la superposition des figures) que les artistes revenaient régulièrement pour compléter ces fresques, et ce sur plusieurs milliers d'années. Ces représentations pourraient donc être associées à des rites périodiques, soit d'initiation, soit de célébration, sans doute accompagnés de manifestations orales, de chants, de danses (Guy, 2010).

. Les grottes ornées n'étaient pas des lieux d'habitation mais bien des « espaces sacrés » : de nombreux squelettes et traces (griffures, usure des parois...) montrent que les vrais habitants de la grotte Chauvet étaient les ours des cavernes ! A Niaux, la grotte ornée est séparée par une vallée d'une autre grotte qui lui fait face et où ont été retrouvées des traces d'habitation humaine (à l'époque les deux étaient réunies par un glacier qui les mettait au même niveau).

¹¹ On peut évoquer aussi le rapport des Indiens d'Amérique du Nord aux animaux, aujourd'hui bien documenté : totems, rites pour se faire pardonner d'avoir tué un animal pour se nourrir...

Il n'est donc pas absurde d'associer à ces représentations un système idéal référant à une pensée et à des pratiques symboliques, magiques, ou proto-religieuses. P. Picq¹² évoque à cet égard les « mythèmes » de C. Lévi-Strauss (1958, 1962), dans le prolongement de la pensée structuraliste de Leroi-Gourhan. De même que Klee disait « *l'art ne reproduit pas le visible, il rend visible* » (1956), on peut dire que ce qui est montré n'est pas ce qui est montré, mais le signe d'autre chose, une « *manifestation du sacré (hiérophanie)* » selon M. Eliade (1957). Pour cet historien des religions, le sacré (le mythe) est le passage du chaos au cosmos, ce qui donne sens et orientation par rapport à l'espace (le lieu où se manifeste le sacré, comme la grotte qui évoque la matrice primitive en même temps qu'elle est le lieu de séjour d'animaux dangereux, manifestation du chaos qu'il faut dompter ou se concilier) et au temps (le temps circulaire de « *l'éternel retour* » vers ce lieu fondateur). Le rite (qui doit se faire en des lieux et des moments précis) rappelle cette « *irruption du sacré dans les affaires des hommes* » et s'assimile à une récréation, une renaissance. « *Le mythe produit un « modèle exemplaire » (imitation du sacré) pour toute activité humaine, économique ou sociale, la cosmisation de ces activités et des institutions humaines* » (p84).

Nous rattacherons donc ces expressions artistiques au sentiment du sacré, à un sacré qui renvoie à des mythes et rites qui nous resteront sans doute à jamais hors d'atteinte, même si on peut présumer qu'ils réfèrent à la fois à la relation à l'animal et à la relation entre les principes masculins et féminins. Il nous faut à présent nous interroger sur les liens qui peuvent être établis entre ce corpus idéal et son contexte socioéconomique.

II. Un contexte socioéconomique partiellement connu

Nous sommes au début du Paléolithique Supérieur, à la fin du Pléistocène, plus exactement à l'Aurignacien, c'est-à-dire à une période où « l'homme de Cro-Magnon » (qui est en gros l'homme moderne) vient d'arriver en Europe. Il existe des grottes ornées dans plusieurs régions du monde ; la Grotte Chauvet appartient au sous-ensemble dit « franco-cantabrique », à cheval sur le sud-ouest de la France et le nord-ouest de l'Espagne et particulièrement riche en gisements archéologiques. Le paysage est bien différent de celui d'aujourd'hui puisque le contexte est celui de la dernière période glaciaire, qui se poursuit, avec des accentuations et des redoux, jusqu'au début de l'Holocène (encore actuellement en cours) vers 10 000 BP. C'est donc l'aridité qui domine dans les milieux ouverts, avec une steppe herbeuse parcourue par des troupeaux de grands herbivores (chevaux, bisons, aurochs, rennes, antilopes saïgas, mammouths, rhinocéros laineux) et des carnivores (lion des cavernes, hyène). Les milieux plus abrités (vallées, moyenne montagne) sont boisés et fréquentés par l'ours des cavernes, le cerf, le mégacéros (cervidé géant), le loup et le sanglier. On trouve bouquetins et chamois dans les zones montagneuses.

Le mode de vie et les activités des hommes à cette période sont connus non par les représentations pariétales (qui n'en disent rien ou presque) mais par les autres traces qu'ils nous ont laissées, outils, instruments, harpons, armes, foyers, déchets culinaires, et bien sûr squelettes ou parties de squelettes (dont certains présentent des traces de blessures, des indices de cannibalisme, mais aussi parfois des indices de soins...) (pour une analyse approfondie, cf. Coppens Y., Picq P., Dir., 2001). Le feu est maîtrisé depuis longtemps (Homo Erectus, autour de 1,5 millions d'années BP) et la taille de la pierre et d'autres matériaux est en progrès avéré depuis plus longtemps encore (Homo Habilis, autour de 2 millions d'années BP), notamment grâce aux Néanderthaliens. Ceux-ci, qui rendent hommage à leurs morts comme le montrent un certain nombre de sépultures, ont cohabité quelque temps avec les hommes modernes (c'est encore le cas à l'époque de la grotte Chauvet), se sont peut-être métissés avec eux et ont disparu sans qu'on sache encore vraiment pourquoi. Les hommes possédaient probablement la maîtrise du langage articulé. Le mode de (sur)vie essentiel est celui de la « prédation » sur les ressources naturelles disponibles : chasse (surtout de petits animaux) ou charognage (d'animaux les plus gros et/ou les plus dangereux), pêche (en bord de mer et dans les cours d'eau) et cueillette (fruits, baies, plantes, racines...). Mais d'autres activités existent chez ces « chasseurs-cueilleurs », que l'on pourrait qualifier de « productives » : taille des armes et outils en

¹² Dans une interview à *Les Echos*, 17 octobre 2012

Pierre, en bois, en corne, en ivoire... ; découpe de la viande, préparation et découpe des peaux (à l'aide de racloirs et tailleurs), assemblage ou couture de vêtements en peau ou fourrure (mais l'aiguille à chas n'apparaît que vers 17 000 BP), fabrication de parures (dents perforées, coquillages travaillés...), etc. On parle « d'industrie lithique et/ou osseuse », et le « faciès industriel » de l'Aurignacien est identifié comme très différent de celui des époques précédentes. Cette industrie a produit des sagaies à base fendue (pour emmanchement) en os, en ivoire ou en bois de Renne, de grandes lames de pierre retouchées bilatéralement et pourvues d'encoches de chaque côté (« lames étranglées ») et de nombreuses pièces « carénées » en pierre (grattoirs, burins...) qui ont pu être utilisées telles quelles ou servir de nucléus pour un débitage de lames plus petites¹³. Notons qu'en regardant certains de ces artefacts on ne peut s'empêcher de penser que celui qui les a produits éprouvait en même temps le sentiment de l'utile et le sentiment du « beau », un beau exprimé par l'adéquation parfaite entre la forme et la fonction, comme l'évoque Saint-Exupéry (1939) en parlant de l'avion comme « *d'un outil* »¹⁴.

Cela induit l'existence d'une certaine division des tâches, d'abord entre hommes (chasse ?) et femmes (cueillette ?) mais sans doute pas seulement : la présence avérée de véritables ateliers de taille évoque l'idée d'un travail collectif, peut-être organisé et donc coordonné, et surtout l'idée d'un apprentissage, donc d'une distinction maîtres /apprentis¹⁵. Cette même idée d'apprentissage s'applique d'ailleurs aussi à la réalisation des peintures et gravures pariétales. Le doute initial sur l'authenticité des peintures de la grotte venait en partie qu'une telle perfection ne pouvait pas « tomber du ciel » (sauf à admettre qu'elle émanait des Néandertaliens). Selon certains chercheurs, on peut trouver l'expression d'un apprentissage sur des galets peints, de même que les traces de pas signalées peuvent évoquer la présence d'apprentis. Mais il faut considérer que l'homme moderne, bien que « nouvellement arrivé » (à quelques milliers d'années près !), a déjà 150 000 ans d'existence et a pu perfectionner ses techniques artistiques et industrielles au cours de ses migrations depuis ses régions d'origine (Afrique, puis Proche-Orient, puis Europe Centrale ?...) (Clotte, 2008). Cela signifierait que d'autres peintures aussi élaborées existent ailleurs et sont encore à découvrir. En tout cas il existait bien de véritables « artistes » (de telles capacités ne sont pas lot commun), même si leur statut réel nous échappe. Autre évidence, la Grotte Chauvet confirme qu'on ne peut parler de « progrès » en matière artistique (25000 ans plus tard, les gravures rupestres de Valcamonica ou de la Vallée des Merveilles sont de qualité esthétique bien inférieure, inférieure aussi à celle des peintures rupestres sahariennes de la même époque).

Certains chercheurs vont plus loin et évoquent même l'existence de hiérarchies sociales dans une société qui est généralement caractérisée comme égalitaire : l'existence actuelle, un peu partout dans le monde, de sociétés de chasseurs-cueilleurs dites complexes ou inégalitaires est avérée ; la découverte dans certaines sépultures paléolithiques d'une ornementation personnelle parfois particulièrement riche évoque fortement l'usage d'une ornementation de prestige et donc réservée à certains individus. De même, la présence répétée de sépultures d'enfants ou d'adolescents incite à s'interroger sur l'hypothèse d'une différenciation sociale fondée sur l'hérédité. Pour certains défunts, 13 000 perles en ivoires étaient cousues sur leurs vêtements. D'après les reconstitutions expérimentales, la réalisation de ces perles aurait exigé plus de 10 000 heures de travail... (Guy, 2010). Les artistes de la Grotte Chauvet travaillaient-ils donc pour certains individus ou groupes ?

Il faut donc sortir d'une vision en termes de différenciation radicale entre le Paléolithique et le Néolithique (qui commence entre 10 000 et 5000 BP selon les régions du monde). Certes, on peut

¹³ Pour tous ces détails, voir les différents articles de Wikipédia consacrés à ces périodes.

¹⁴ « *Il semble que le travail des ingénieurs, des dessinateurs, des calculateurs du bureau d'études ne soit ainsi en apparence que de polir et d'effacer, d'alléger ce raccord, d'équilibrer cette aile jusqu'à ce qu'on ne la remarque plus, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une aile accrochée à un fuselage mais une forme parfaitement épanouie, enfin dégagée de sa gangue, une sorte d'ensemble spontané, mystérieusement lié, et de la même qualité que celle du poème.* » (op. cit. p.67-68).

¹⁵ Nous avons suggéré à un archéologue l'idée que les grandes « feuilles de laurier » du Solutréen pouvaient être des « chefs d'œuvres » montrant l'habileté d'un artisan, ce qu'il a trouvé pertinent.

parler à juste raison d'une « Révolution néolithique », marquée par le passage de la prédation à la production (agriculture, élevage) des ressources (pour certains, le « péché originel » de la Bible évoque cette perte de l'Eden où les ressources étaient directement accessibles) ; certes, c'est bien l'apparition d'un « surplus » qui entraîne son appropriation par une certaine couche de la population et la constitution de « classes » ou de « castes ». G. Dumézil (1977) évoque à cet égard la trilogie des fonctions et des castes : paysans (fonction de production-reproduction), des guerriers (fonction guerrière) et des prêtres (fonction du sacré et de la souveraineté). Comme le rappelle P. Picq (op.cit.), en évoquant M. Godelier (2007), « *la notion de propriété émerge avec la naissance de l'agriculture au Néolithique. Quand l'homme se sédentarise et commence à cultiver la terre apparaissent les premiers stocks et avec eux les premiers pillages... [...] Dès qu'une société développe en son sein des modes de production, des mécanismes de contrôle et de redistribution se mettent en place, sous-tendus par la notion de propriété. [...] L'émergence de la notion de propriété et la mise en place d'une société organisée et hiérarchisée] vont de pair et se sont développées de concert. On voit clairement, dans les premières sociétés agricoles du Néolithique, se mettre en place des villages de plus en plus structurés, avec des silos et des systèmes défensifs, mais aussi avec les trois castes traditionnelles, paysans, guerriers et prêtres. Puis apparaissent les premiers cadastres, les premières ébauches d'administration... c'est également à cette époque que naît la politique au sens de gestion de la cité : la capacité d'imposer aux paysans de vendre ou de donner une partie de leurs stocks afin de les protéger et les redistribuer. [...] A l'inverse, dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, qui sont sans cesse en mouvement, il est très difficile de conserver les choses et donc de se les approprier ; d'ailleurs, dans ces sociétés, les objets circulent avec une grande fluidité et l'échange est très développé ».* Ainsi, à partir du Néolithique, les peintures, gravures, sculptures, même « réalistes », sont plus explicitement le symbole d'une réalité sociale hiérarchisée : E. Anati (1997) reprend la différenciation évoquée plus haut de G. Dumézil pour décrire une statue-menhir de Valcamonica (5200-4500 BP qui représente en haut le soleil (« les prêtres ») au centre des armes (« les guerriers ») et en bas une scène de labour (« les paysans »)¹⁶.

Mais ce passage n'est ni brutal (la Révolution Néolithique s'est déroulée sur plusieurs milliers d'années), ni effectué une fois pour toute. Surtout, de même qu'il existe bien une « production » au Paléolithique (celle des objets nécessaires à la vie de tous les jours), il existe probablement des hiérarchies entre les individus, sans doute liées moins à la possession de richesses (mais certains chercheurs évoquent l'existence d'un travail servile, comme Retaillé, 1998) qu'à l'exercice d'un pouvoir, reconnu ou imposé (âge, force, compétences), avec une différenciation de la fonction de « chef » ou de « sorcier » ou « chaman »... Certains devaient donc décider pour la communauté d'un certain nombre de choses, par exemple du moment de quitter une zone de « prédation », des lieux de destination, etc.

Autre caractéristique assez bien connue, la « prédation » des ressources naturelles est à relier à la pratique du nomadisme, et donc à ce que la science régionale appelle le rapport au territoire. La comparaison effectuée par les ethnologues avec les peuples « traditionnels » encore existants enseigne que ce nomadisme peut prendre des formes complexes, avec soit l'exploitation maximale d'un territoire réduit et un déplacement saisonnier quand ses ressources sont épuisées, soit l'exploitation « raisonnée » d'un vaste territoire en respectant la régénération continue de ses ressources. Ces deux options entraînent une fixation plus ou moins temporaire dans un lieu, la spécialisation des déplacements, la réalisation de stockages intermédiaires, etc. De toute façon, les hommes de cette époque sont de grands voyageurs, comme le montrent les signes d'échanges d'objets ou de matériaux (silex par exemple) effectués sur de longues distances (échanges qui pouvaient être eux aussi source de différenciation sociale ou hiérarchique). Selon Retaillé (1998), le nomadisme est « *un rapport construit à l'espace et aux ressources primaires en même temps qu'un mode d'organisation sociale* ». Il correspond à une « *capacité d'adaptation des hommes nomades à des situations écologiques particulières (rapport climat/ressources) dans un contexte d'aridité* » (celui de la glaciation pour la période qui nous intéresse). D'autres auteurs évoquent d'ailleurs l'idée de la « *mobilité comme*

¹⁶ De même, la peinture religieuse du Moyen Âge montre de multiples exemples de tableaux où la différenciation de taille des personnages évoque les hiérarchies sociales (et célestes).

technique de production » (Bertrand, 2010). Et là encore, comme l'indique Retailé, il faut sortir de l'idée d'une opposition tranchée entre sédentarisation et nomadisme, entre un espace organisé avec des frontières et un espace ouvert et inorganisé. De même, il n'y a, dit-il, pas de chronologie rigide entre nomadisme et sédentarisation : chasse-pêche-cueillette ont longtemps été complémentaires de agriculture-élevage. Certes on passe des peuples de chasseurs-cueilleurs aux peuples de cultivateurs-éleveurs mais pas d'un seul coup, avec des retours au nomadisme quand les situations écologiques changent (exemple des peuples du Sahara où c'est le retour au nomadisme qui a permis la survie quand la sécheresse s'est réinstallée). Par contre, dès le début il y a conflits entre ces deux modes mais aussi entre agriculteurs et éleveurs quand ceux-ci pratiquent (au moins partiellement) le nomadisme (conflits encore d'actualité dans nombre de régions, notamment en Afrique). Les peuples nomades sont donc, au moins au Paléolithique, des « *sociétés sans classes mais pas sans guerre* » (contrôle des territoires de subsistance, des points d'eau, des pistes de circulation...).

Concernant les communautés (familles, clans, tribus...) ainsi évoquées, E. Guy (op. cit.) considère que « *l'unité de base d'un groupe est estimée de 25 à quelques dizaines d'individus (une famille réduite n'aurait pu survivre seule et un nombre trop élevé d'individus aurait posé des problèmes d'approvisionnement). Pour autant, il était sans doute impossible à ces familles (même élargies) de s'assurer un nombre suffisant de femmes pour garantir leur survie. C'est la raison pour laquelle elles étaient amenées à entretenir des relations avec les populations voisines afin d'échanger des épouses et de contracter des alliances indispensables à la descendance des communautés* ». L'auteur indique que ces relations pouvaient renvoyer à l'existence de moments rituels et/ou festifs, peut-être en lien avec la localisation des sites d'art pariétal.

Quant à l'habitat, il est l'origine de bien des idées reçues puisqu'on parle couramment « d'hommes des cavernes ». Or il est prouvé aujourd'hui que l'homme vivait dans des « abris sous roche » (sans doute aménagés avec des murets en pierre et des cloisons végétales), dans des huttes construites avec des branchages, des os de gros mammifères, des peaux d'animaux, etc., et pas dans grottes, en tout cas pas dans leur profondeur où se trouvent la majorité des représentations pariétales. Surtout, nous ne connaissons par les gisements archéologiques que certains de ces lieux d'habitation qui, liés à la pratique du nomadisme telle qu'évoquée plus haut, devaient être beaucoup plus divers.

III. Enseignements pour le présent

Voyons à présent comment ces réflexions entrent en résonance avec nos options méthodologiques et peuvent éclairer certains enjeux socioéconomiques actuels.

III.1. Enseignements méthodologiques

La méthodologie que nous mettons en œuvre pour appréhender les évolutions des activités productives et de l'emploi réfère largement aux travaux des anthropologues et des historiens sur la relation entre la maîtrise technologique des procédés et des produits et les rapports sociaux existant à une certaine époque et sur un territoire donné. Avec la notion de « système technique », B. Gilles (1978) appelle à articuler étroitement structures techniques (le lien entre matériaux, outils, énergie, modes de transport, etc.) et structures sociales (organisation de la société, rapports sociaux, systèmes de pensée...) permettant ou non le déploiement des potentialités techno-productives. Il analyse ainsi, historiquement, plusieurs exemples de « *systèmes bloqués* », ce blocage pouvant avoir des raisons techniques (l'absence d'évolution d'un élément empêchant l'évolution de l'ensemble) ou, le plus souvent, des raisons institutionnelles, comme dans la Chine de la fin du Moyen Age où, malgré de réels atouts technologiques, « *une féodalité bureaucratique* » a conduit à ce que « *la science s'embourbe dans un traditionalisme désuet* » (p. 467) et au repli nationaliste.

En ce sens, on peut parler de « *système socio-technique* », comme le fait C. Perez (1983) dans une perspective régulationniste, pour échapper à une vision trop techniciste et souligner l'interdépendance entre les réalités productives et les réalités sociales et idéologiques. C'est ce qui nous a amené à retenir les analyses de l'anthropologue M. Godelier (1984) qui, à partir de l'étude des sociétés encore

existantes de peuples « premiers », identifie l'existence de deux types majeurs de réalités, relevant l'une du « matériel », l'autre de « l'idéal » et qui s'interpénètrent et se combinent de façon spécifique pour caractériser une société donnée à une époque donnée. Nous trouvons, dit-il, « à l'intérieur-même de toute activité matérielle de l'homme sur la nature un ensemble complexe de réalités idéelles dont la présence et l'intervention sont nécessaires pour que cette activité ait lieu » (p.175). Et il distingue¹⁷ deux ordres dans ces « réalités idéelles » : d'une part, « des représentations et principes qui en tant qu'interprétations du réel ont pour effet d'organiser les formes prises par les diverses activités matérielles [...] et les phases de leur déroulement », d'autre part « des représentations qui légitiment la place et le statut des individus et des groupes face à des réalités qui leur sont permises, interdites, imposées » (p.176). Pour nous, sont ainsi désignés les deux principaux courants qui différencient la pensée institutionnaliste : celui qui insiste sur l'importance des normes communes pour assurer la coordination des individus et le fonctionnement des organisations, à l'exemple des institutions intrinsèquement liées au marché dans l'acception de Williamson (1996), et celui qui appelle, dans l'acception de Commons (1934), à prendre en compte également les conflits d'intérêt et de pouvoir concernant le « droit sur les choses » et la recherche qu'ils impliquent d'un « ordre négocié », les stratégies d'acteurs ayant des intérêts et pouvoirs différents, voire antagoniques, mais devant négocier des compromis pour assurer l'efficacité et la dynamique des activités et organisations dans lesquelles ils sont collectivement engagés (*going concerns*).

A partir de là nous avons proposé les notions de « complexes de compétences » et de « modèles d'emploi » :

. La notion de modèle d'emploi (Perrat, 2007) spécifie la relation existant entre deux ensembles d'éléments référant aux deux « faces » du travail :

- sa face matérielle, c'est-à-dire ce qui positionne l'homme ou la femme au travail dans la réalité des processus productifs (affectation au(x) poste(s) de travail, nature, durée et conditions d'emploi et de travail, compétences mobilisées...) et dans leur dynamique (évolutions technologiques et/ou organisationnelles) ;

- sa face institutionnelle, c'est-à-dire ce qui positionne le ou la salarié(e) dans la réalité des relations professionnelles (marge d'autonomie, degré de reconnaissance des compétences, mode de rémunération, mode de négociation...) et dans leur dynamique (choix stratégiques, choix de gestion des ressources humaines, relations professionnelles...).

Quant à l'organisation, nous l'intégrons aux facteurs productifs matériels, même si l'organisation du travail indique bien qu'elle a « une double nature, d'artefact et d'institution » (Jacot, 1994).

. La notion de complexe de compétences (Perrat, 2012) vise à appréhender un système productif, et plus particulièrement ses échelles « méso » (industrie, filière, territoire) en identifiant la façon dont y sont mobilisées :

- des compétences techno-productives, concernant à la fois la maîtrise technique de la production (industrie et services associés) et la maîtrise des organisations rendues ainsi nécessaires ;

- des compétences institutionnelles : choix stratégiques et politiques, gestion des rivalités concurrentielles, capacités des acteurs à négocier des compromis et à construire et faire fonctionner des dispositifs de gouvernance¹⁸...

Cette méthodologie peut s'appliquer de façon cohérente à l'approche du « complexe de compétences » fonctionnant autour de la Grotte Chauvet (Tab.1) :

¹⁷ A partir de nombreux travaux de terrain sur différents types de sociétés de plusieurs régions du monde.

¹⁸ Les notions d'institution et d'organisation sont mobilisées de la même façon que précédemment.

Volet « matériel »	Volet « institutionnel »
Représentations pariétales (nature, techniques...) Mode de vie et organisation sociale : <ul style="list-style-type: none"> . Techniques et outillages (niveau des « industries » lithique et osseuse...) . Pratiques de subsistance (prédation) . Habitat, vêtements, parures... . Rapport à l'espace : <ul style="list-style-type: none"> - Nomadisme pour exploiter les ressources du / des territoire(s) - Séparation espaces d'habitat et de vie courante / espaces sacrés . Organisation sociale : communautés (familles, clans, tribus), relations et échanges intercommunautaires... Particularités par rapport à d'autres complexes d'époques différentes, évolution...	Représentations idéelles, idées, croyances : pensée et pratiques symboliques et/ou magiques Rapports sociaux évoqués / supposés : <ul style="list-style-type: none"> . Division du travail (place des artistes ?) . Hiérarchie sociale ? . Rapports de domination ? . Affrontements entre communautés (défense du territoire) ? Particularités par rapport à d'autres complexes d'époques différentes, évolution...

Tableau 1 : les deux volets du « complexe de compétences » lié à la Grotte Chauvet

En retour, les développements de nos deux premières parties peuvent être sources d'enseignements pour la mise en œuvre de notre méthodologie, largement inspirée de l'idée marxienne selon laquelle l'homme produit « en même temps » ses conditions d'existence et les rapports avec ses semblables. En effet, ils nous incitent à insister encore plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici sur l'élasticité existant entre les « niveaux » qui composent et font fonctionner une société, en nous écartant encore davantage des analyses accordant un primat à la « base productive »¹⁹. Les apports de l'archéologie et de l'anthropologie sur les relations entre prédation et production, entre nomadisme et sédentarité ou entre représentations conceptuelles et état des rapports socioéconomiques, montrent bien qu'aucun facteur n'est premier par rapport à l'autre, que rien n'est figé, qu'on peut passer de l'un à l'autre avec des « hiérarchies » qui s'inversent selon les périodes, les lieux ou les circonstances (aléas climatiques)... Il nous faut donc y être encore plus attentif, même si nous avons déjà souvent constaté, par exemple, que les divergences entre les dynamiques de deux entreprises de taille et niveau technologique égaux tenaient largement aux caractéristiques des relations professionnelles et des « idées qui sont dans l'air » (sentiment d'appartenance, motivation...).

III.2. Enseignements sur certaines questions d'actualité

Sans tomber dans des analogies faciles et invérifiables, il nous semble pouvoir repérer dans les réflexions précédentes des éléments qui peuvent utilement éclairer certains enjeux sociétaux actuels.

. La place du travail dans la société.

Nous pouvons dire, sans grands risques d'erreur, qu'à l'époque de la Grotte Chauvet le travail est immédiatement présent comme production de biens (et services ?) utiles à la communauté. Son évaluation (rapport coût-efficacité) est immédiate, on expérimente facilement la relation entre un « travail bien fait » et son utilité sociétale.

Aujourd'hui ces rapports ce sont dissous, aussi bien matériellement qu'institutionnellement.

- Notre société s'est installée dans la désindustrialisation : on s'habitue à ne plus voir que des « patrimoines industriels » (belles cheminés d'usines en briques...) et à ce que l'essentiel de ce que nous utilisons soit fabriqués par d'autres délivrés par de super-porte-conteneurs dans

¹⁹ Même si Engels affirmait qu'elle ne s'imposait « qu'en dernière instance », nombre de marxistes sont tombés dans le piège d'une articulation mécanique des composants technoéconomiques, sociaux et idéaux d'une société.

les ports géants du Havre, Fos, Anvers ou Rotterdam. Certains peuvent ainsi rêver d'une nature idyllique où le loup et l'agneau gambadent ensemble dans les verts pâturages d'un Eden retrouvé...

- Au Paléolithique, nous l'avons vu, il existe vraisemblablement une division technique des tâches, mais sans relation mécanique avec une division sociale, division qui émerge et se précise à l'époque suivante (Néolithique). Pour autant, certains chercheurs insistent sur l'idée que cette société n'était sans doute pas « égalitaire », qu'il devait exister des hiérarchies, peut-être même une « domination » de certains individus sur le travail des autres. Pour R. Girard (1972) d'ailleurs, les systèmes de croyance, l'appel au mythe et au rite, permettent à la société de maintenir ou retrouver sa cohésion face aux problèmes internes ou externes qui la menacent, et cela peut très bien s'appliquer aux toutes premières sociétés. Nous pouvons ainsi voir dans la « *cosmisation* » qu'évoque Eliade (op.cit.) une production d'institutions, qui, par une référence commune au sacré partagé (le mythe fondateur de la communauté concernée), ordonne et sécurise des rapports sociaux soumis à contradictions, conflits d'intérêt et de pouvoir. Mais de même que le rapport travail/utilité sociale est immédiat, les relations institutionnelles dans lesquelles le travail s'insère (pouvoir d'un « supérieur » sur les actes de travail ? travail servile ? division des tâches entre hommes et femmes...) sont immédiatement présentes et appréhendables. Là encore, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Nous pouvons ignorer les conditions sociales dans lesquelles sont produits nos vêtements, chaussures, smart phones, mais nous avons également plus de mal à appréhender la réalité des rapports sociaux concernant les productions qui subsistent sur notre sol. Un éditorialiste des *Echos*²⁰ évoque avec raison « *l'héritage de Robert Castel* » (1995) pour qui, avec la marée de la précarité, la place du travail n'avait jamais été à la fois aussi importante et aussi « *inconsistante* ». Cette inconsistance est renforcée par l'individualisation aujourd'hui dominante de la gestion du travail, qui en fait perdre de vue les aspects nécessairement collectifs, de même que l'effacement de la logique de négociation (fondée sur à la fois une proximité et une distance institutionnelle entre les acteurs sociaux) devant l'extension d'un « dialogue social » qui tend à estomper la réalité des divergences d'intérêts de ces différents acteurs (Perrat, 2009).

. Le rapport société / environnement.

Plusieurs chercheurs attachent une importance particulière à la relation entre le développement technoproduit, les caractéristiques de l'organisation sociale et le couple climat-environnement (Demars, 2006, Guy, 2010...). Considérant les gravures et peintures du Sahara, J. Soukopova (2012) voit dans les variations climatiques (surtout quand elles sont rapides) et leurs effets sur les ressources accessibles des facteurs majeurs d'évolution de la capacité des hommes à évoluer technologiquement, socialement et intellectuellement. Dans sa grande fresque *L'Homme et la Terre*, le géographe E. Reclus (1905)²¹ cherchait à exposer « *les conditions du sol, du climat [...] dans lesquelles les événements de l'Histoire se sont accomplis* » et à montrer « *l'accord des Hommes et de la Terre* », à expliquer « *les agissements des peuples [...] par leur harmonie avec l'évolution de la planète* », à « *reconnaître le lien intime qui rattache la succession des faits humains à l'action des forces telluriques [...] et aux changements de milieu* ». Il liait ainsi les changements (parfois ruptures) dans la vie des hommes et dans leurs mentalités, à « *leur façon de voir le monde et de s'organiser pour y vivre* », à l'avancée et recul périodiques des glaces, à l'apparition-assèchement des fleuves, des lacs et des marécages, à l'avancée-recul des forêts, etc. Tout en insistant sur la distinction à opérer entre ces « *faits de nature* » et les « *faits artificiels* » résultant de l'action des hommes (salaire, « *patronage* »²², commerce, institutions politiques...).

En tout cas, au Paléolithique, le rapport entre le climat, l'environnement naturel et les ressources accessibles est immédiat et s'impose dans la gestion de ces dernières, dictant la nécessaire adaptation

²⁰ 14 mai 2013.

²¹ Qui indique dans sa préface que « *la Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le temps* ».

²² Anarchiste, E. Reclus a été élu de la Commune de Paris, puis emprisonné et déporté en Nouvelle Calédonie.

des activités de prédation et du nomadisme. L'impact des activités humaines est explicite (épuisement d'un gisement de nourriture...) dans la nécessité de nomadiser, d'organiser le rapport à l'espace et aux territoires de ressources. Au contraire, nos sociétés développées sont marquées par un effacement de ces interrelations, une autonomisation des modes de vie par rapport aux enjeux environnementaux. Ce qui pousse, notamment, nombre de gens (y compris des salariés) à accepter, voire à souhaiter une désindustrialisation vécue comme un « verdissement », en exportant ainsi dans les « pays émergents » les dangers et les pollutions industrielles au lieu de leur trouver des solutions sur notre territoire.

Conclusion

Ce que nous retiendrons de ces réflexions est que, à l'époque de la Grotte Chauvet, les deux ensembles d'éléments concernant la relation entre travail bien fait et utilité sociale et la relation entre activité humaine, impacts environnementaux et conséquences en retour sur la vie des hommes n'en font probablement qu'un seul, font bloc. Nous retiendrons également l'hypothèse que ce qui les fait tenir ensemble est exprimé par les magnifiques peintures qui s'étalent sur les parois de cette grotte, en considérant que le lien entre les humains et le « milieu naturel » (« la Terre », « le Cosmos »...) passe par l'animal, qui est visiblement au cœur du « sacré » lié au (aux) mythe(s) et rites de la (des) communauté(s) concernée(s), même si le sens de ce corpus qui joue ainsi le rôle d'institutions nous échappera sans doute toujours²³.

L'enseignement majeur que nous en tirons est qu'un changement de paradigme en matière de mode de développement passe obligatoirement par un resserrement / rapprochement de ces éléments, la dissolution de leurs interrelations nous semblant un facteur important de la difficulté à apporter des solutions à la dégradation écologique qui s'accroît d'année en année. Cela signifie de placer au cœur de ce changement de paradigme le couple que forment le travail dans ses deux dimensions (production matérielle d'une réponse à des besoins de la société / enjeux d'affrontements institutionnels nécessitant une négociation au sens plein du terme) et un rapport aux « ressources » et à l'environnement fondé sur leur économie et leur renouvellement. Cela passe par un changement institutionnel qui ne s'oriente évidemment pas vers un retour au « sacré » de la Grotte Chauvet (quoique certains soient portés à sacraliser la Nature ou la Terre et à considérer l'humain comme une menace pour elles) mais qui se construit sur le sentiment partagé que nous vivons tous sur une même terre, que notre devenir est lié au sien et que notre pérennité commune demande de dépasser un certain nombre de contradictions sociétales (appropriation marchande vs biens publics notamment). C'est en tout cas en ce sens que nous orientons nos recherches-actions visant à accroître l'appropriation syndicale de la nécessaire transformation des potentiels et processus productifs.

Bibliographie

- Anati E. (1997), *L'Art rupestre dans le monde : l'imaginaire de la préhistoire*, Larousse, Paris.
Breuil H. (1952), *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Centre d'Études et de Documentation préhistoriques.
Bertrand M. (2010), *Entre pastoralisme nomade et sédentarité : le cas mongol*, Pages Internet de l'auteur.
Castel R. (1995), *Les Métamorphoses de la question sociale*, Folio Essais.
Clottes J. (2008), *L'art des cavernes*, Paris, Phaïdon
Commons J.R. (1931), "Institutional Economics", *American Economic Review*, Vol. 21, 648-657.
Coppens Y., Picq P. (Dir.) (2001), *Aux origines de l'humanité* (2 vol.), Paris, Arthème Fayard
Demars P-Y. (2006), « L'occupation de l'Europe par les chasseurs du Paléolithique supérieur : une question de climat », *M@ppemonde* 83 (2006-3) –Site Internet Mappemonde.
Dumézil G. (1977), *Les dieux souverains des Indo-Européens*, Paris, Gallimard
Eliade M. (1957), *Le sacré et le profane*, Idées Nrf (Ré-ed. 1965).
Gilles B. (Dir.) (1978), *Histoire des techniques*, Editions Gallimard (La Pléiade).
Girard R. (1972), *La violence et le sacré*, Paris, Hachette
Godelier M. (1984), *L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés*, Paris, Arthème Fayard et Flammarion pour l'édition 2010 utilisée

²³ C'est le drame, pour nous, des sociétés sans écriture, et celle-ci n'apparaît que vers 5000 BP (même si certains chercheurs voient dans les idéogrammes rupestres une proto-écriture).

- Godelier M. (2007), *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel et Flammarion pour l'édition 2010 utilisée
- Guy E. (2010), *Préhistoire du sentiment artistique, l'invention du style il y a 20 000 ans*, Fabula-Les Presses du Réel.
- Jacot H. (Dir.) (1994), *Formes anciennes, formes nouvelles d'organisation*, ECT, Presses Universitaires de Lyon.
- Klee P. (1956), *Théorie de l'art moderne*, Folio, Ré-ed. 2011.
- Laming-Emperaire A. (1962), *La Signification de l'art rupestre paléolithique*, Paris, Picard.
- Leroi-Gourhan A. (1965), *Préhistoire de l'art occidental*, Paris, Citadelles-Mazenod
- Levi-Strauss C. (1958), *Anthropologie structurale*, Paris, Plon
- Levi-Strauss C. (1962), *La pensée sauvage*, Plon, Paris.
- Mano P. (2011), *Le ciel leur est tombé sur la tête – La première image et le territoire*, FOL Ardèche
- Perrat J. (2007), « Appropriation syndicale des enjeux territoriaux : la question nodale du rapport firme / territoire », *La Revue de l'Ires* N°54.
- Perrat J. (2009), « Dialogue social territorial : les atouts et les ambiguïtés de la proximité », *Géographie, Economie, Société*, Vo.11 n°4, octobre-décembre, p.333-351.
- Perrat J. (2012), « Mutations industrielles et dynamiques territoriales », *Revue d'Economie Régionale et Urbaine* 2012-1, pp. 45-64.
- Perez C. (1983), "Structural Change and Assimilation of New Technologies in the Economic Social System", *Futures*, Oct.
- Reclus E. (1905), *L'Homme et la Terre*, Librairie Universelle, Paris (5 tomes).
- Reinach S. (1905-1923), *Cultes, mythes et religions*, Ré-ed. Robert Laffont, 1996.
- Retaillé D. (1998), « L'espace nomade », *Revue de Géographie de Lyon*, Vol 73, Janvier, p.71-81
- Saint-Exupéry A. De (1939), *Terre des Hommes*, Le Livre de Poche.
- Soukopova J. (2012), *Round Heads. The Earliest Rock Paintings in the Sahara*, Cambridge Scholars Publishing.
- Vialou D. (2004), *Au cœur de la Préhistoire : chasseurs et artistes*, Découvertes Gallimard, Paris (4e édition).
- Williamson O.E. (1996), *The Mechanism of Governance*, Oxford University Press.